



Liminaire

Lionel Ponton

Volume 50, Number 1, février 1994

La théorie synthétique de l'évolution

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400814ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400814ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ponton, L. (1994). Liminaire. *Laval théologique et philosophique*, 50(1), 3–5.
<https://doi.org/10.7202/400814ar>

Liminaire

Peu de temps avant la parution, à la Librairie Philosophique J. Vrin, de son grand ouvrage *L'Évolution biologique en vingt propositions — Essai d'analyse épistémologique de la Théorie Synthétique de l'Évolution*, Michel Delsol faisait parvenir au *Laval théologique et philosophique* un article qu'il avait rédigé avec la collaboration de Philippe Sentis, Roger Payot, Régis Ladous et Janine Flatin dans lequel il se portait à la défense de l'autonomie de la science ou plutôt des sciences de l'évolution biologique sans pourtant nier la légitimité du discours philosophique qui s'y rapporte ou le bien-fondé d'une conception spiritualiste de l'univers.

Dès mon arrivée à la direction du *Laval théologique et philosophique*, je formai le projet de regrouper autour de ce texte majeur des études sur l'évolution provenant des spécialistes de la philosophie, de la théologie et de la science. À cette fin, je convoquai une réunion à laquelle participèrent Michel Delsol, Madame Delsol, Thomas De Koninck, Gilbert Hottois, François Tournier et Henri-Paul Cunningham. Nous nous mîmes d'accord sur l'utilité d'un cahier thématique qui rappellerait aussi les travaux remarquables que Charles De Koninck a consacrés au problème de l'évolution, en particulier *Le Cosmos*, une étude encore inédite datée de 1936, ainsi que le symposium interuniversitaire de 1937 et le colloque international de 1952 tenus à Québec, à son initiative. L'important extrait du *Cosmos* que comprend le présent numéro témoigne de l'actualité et de la permanence de la pensée de ce grand philosophe québécois.

Dès qu'on aborde le thème de l'évolution biologique, une question se pose avec acuité : celle du rapport de la science et de la philosophie. Pour Charles De Koninck, la science se préoccupe des aspects métriques et vérifiables des phénomènes. Malgré sa tendance à la systématité, elle est limitée par sa méthode qui lui interdit tout approfondissement ontologique. Son langage est donc d'un tout autre ordre que celui de la philosophie. Les termes *matière, force, nature, vie, transformation, espèce, etc.*, employés par l'une et par l'autre sont « absolument équivoques ». De plus, la science s'intéresse au *comment*, non au *pourquoi*. C'est ainsi que la « marche ascendante vers l'homme », inhérente au cosmos, dans la mesure où elle doit être expliquée de façon finaliste et spiritualiste (par l'intervention d'un agent transcossmique ou d'une Pensée), échappe aux investigations de la science. Tout ce qu'on peut exiger de la science, c'est qu'elle formule la théorie de l'évolution « en termes d'ordre strictement expérimental » et qu'elle renonce à toute autre prétention. Remarquons d'ailleurs que le problème de l'ordre et de la signification de l'univers ne se pose qu'avec l'avènement de l'homme, c'est-à-dire au point où, précisément, la science, restreinte au biologique, doit prendre congé. L'évolution culturelle brouille en effet l'évolution biologique. La théorie de

l'évolution est pour Charles De Koninck l'occasion de remettre en honneur la philosophie de la nature de saint Thomas d'Aquin.

De son côté, Michel Delsol se garde bien de transformer la science en une métaphysique et d'en faire le seul discours légitime sur le monde. Très clairement, il reconnaît les limites de la science et il insiste sur le bien-fondé de l'interrogation philosophique qui a pour objet l'existence de l'univers et sa signification. Si la science a recours au « hasard » et à la sélection naturelle, c'est qu'elle y est contrainte par sa méthode. Les notions d'« anti-hasard », d'« élan vital », d'« orthogénèse », d'« invention organique » outrepassent en effet « les frontières de la science ». Michel Delsol admet que la notion de hasard est ambiguë (ne faut-il pas distinguer le hasard des jeux de dés, le hasard résultant de la rencontre de deux séries causales indépendantes et le hasard des modifications quantiques ?) et il admet que l'invocation du hasard n'annule pas toute interrogation. La science le constate, mais ne peut aller plus loin. Beaucoup de scientifiques, et non les moindres, Claude Bernard, Lucien Cuénot, Pierre-P. Grassé, Étienne Wolff, Andrée Tétry, Albert Vandel, etc., l'ont regretté vivement, mais en vain. Pour sa part, Jacques Monod, tout en reconnaissant la « spécificité de l'homme » qu'il juge « d'un immense intérêt biologique, physiologique, embryologique », et tout en insistant sur la fascination qu'exerce précisément « cet ordre créé, du fait que, au regard des lois physiques, il paraît tellement improbable », soutient que si les scientifiques parlent « de source au hasard de l'évolution », c'est que la connaissance même du mécanisme « nous oblige à reconnaître qu'il n'y a pas d'autre qualification que nous puissions lui donner »¹. Il ne s'ensuit pas que le hasard « qui est dans la structure de l'ADN », (alors que la nécessité « est dans la sélection »), soit une explication véritable : le hasard est simplement une « donnée ». D'ailleurs, concède-t-il finalement, *la connaissance objective* ne supprime pas les autres réalités et les autres valeurs. Il faut à cet égard mettre en garde contre la tentation, qui remonte à Darwin, de tirer de l'évolution biologique une morale ou une politique. Dans *Le Jeu des Possibles*, François Jacob déclare que cette façon de faire est injustifiée : « Il n'y a pas plus de raison de chercher dans l'évolution une explication des codes moraux qu'une explication de la poésie ou de la mathématique » (p. 48). Outre que la théorie de l'évolution est une simple hypothèse, cette morale nouvelle « outrepasserait » aussi et de façon manifeste la compétence et la juridiction de la science à laquelle on prétend la rattacher. Nous sommes ainsi d'accord avec Michel Delsol sur l'urgence de réaffirmer à la fois l'autonomie indiscutable de la science (qui doit en conséquence faire constamment sa propre critique) et la nécessité de la philosophie sans laquelle il n'y a pas de « réflexion totale » sur le monde. Nous pouvons donc reprendre ici la remarque profonde de Maurice Merleau-Ponty : « La science est récusée en tant qu'elle est une ontologie, une conception de l'être, naïve, une philosophie dogmatique de l'en-soi. Mais on peut justifier la science en la mettant à sa place, dans ses horizons de pensée². »

Il serait inconséquent de passer sous silence le fait que la science n'hésite pas à dénoncer un certain discours religieux qui prétend refaire la science de l'intérieur.

1. Jacques MONOD, « Face à face : Pierre-Henri Simon et Jacques Monod », *Atomes*, 268 (1969), p. 481.

2. Texte cité par Xavier TILLETTE, « La démarche ontologique de Merleau-Ponty » dans *Merleau-Ponty. Le philosophe et son langage*, Grenoble, Groupe de recherches *Philosophie et Langage*, 1993, p. 380.

Ainsi Michel Delsol rabroue les tenants d'un créationnisme (le fixisme) ou d'un finalisme « naïfs ». Sa critique est fondée dans la mesure où ce discours religieux heurte de façon manifeste les observations de la science. Le créationnisme en effet présente l'univers et ses composantes comme une œuvre de perfection achevée et immédiate dans laquelle il n'y aurait aucune place pour une transformation évolutive impliquant les causes créées. Certes, le Dieu de la *Genèse* est l'auteur de l'univers qui lui doit son existence et sa vocation d'être le lieu d'une vie sensée pour l'homme. Mais cet univers est en devenir : il se développe de diverses façons avec, au plan de l'émergence de la vie, des réussites remarquables, des retards parfois heureux, des essais multiples et même des échecs — toujours à partir de matériaux existants, d'où l'impression que donne la sélection naturelle d'opérer « à la manière d'un bricoleur ». On doit le dire très haut : la marche vers l'homme ne supprime pas la contingence des causes naturelles. Le finalisme, s'il veut être crédible, doit se démarquer du déterminisme pur et simple. La finalité n'est pas, dans le détail, calcul infaillible ou ingénierie. Déjà Aristote comparait la nature à un artisan qui hésite, manifeste des préférences, opte pour des procédés étrangers à toute parcimonie et tire parti de ses erreurs. En ce sens, la critique que la science adresse au discours créationniste rend service à la théologie et à la religion. Inversement, la science doit être ramenée à sa méthode propre, d'autant plus fermement que les scientifiques eux-mêmes font tous profession de rigueur épistémologique. Il n'est pas sûr toutefois que l'usage très libre qu'ils font de concepts empruntés à d'autres disciplines soit à l'abri de toute contestation.

Ont collaboré à ce recueil outre Michel Delsol et son équipe, Thomas De Koninck qui soulève plusieurs questions fondamentales d'ordre métaphysique et épistémologique ; le Père Édouard Boné S.J., qui présente l'avènement de l'homme comme une « rupture » malgré une continuité anatomique et physiologique certaine qu'interrompent pourtant la station droite, la communication orale, l'intimité sexuelle, une sociabilité spécifique et le sens de la mort ; François Tournier qui s'interroge sur l'évocation par la science d'une « histoire » qui serait de son ressort et dont elle pourrait rendre compte ; enfin, Gilbert Hottois qui fait la critique du néo-finalisme évolutionniste de Hans Jonas comme façon de fonder l'éthique de la responsabilité. Gilbert Hottois soutient avec à propos que l'homme appartient à la vie éthique moins par ses instincts et son enracinement dans la nature extérieure que par sa raison et sa liberté. Malgré les modifications qu'on lui fait subir, la théorie évolutionniste ne peut constituer pour l'éthique le fondement recherché.

J'invite les lecteurs du *Laval théologique et philosophique* à nous faire parvenir leurs commentaires et même des articles qui pourraient prolonger ce débat.

Lionel Ponton